

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 51 (1913)
Heft: 6

Artikel: Les petits métiers
Autor: Janin, Jules
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-209338>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La fenna nairè.

Je prai onna fenna
Lé pressa dé né,
Le s'est trovaie naire
Naire qu'on corbé.
L'a lè tsambès corbès
Le dzénaux gotraux,
Dè la granta barba
Lè ge pekagnaux
Je prai onna fenna
Lé pressa dé né
Le s'est trovaie naire
Naire qu'on corbé.

LE SALUT

Le « salut », substantif du verbe « saluer ».
Pour beaucoup de personnes, rien de plus banal qu'un salut. C'est, de la part d'une dame, une légère inclination de la tête et du buste; de la part d'un monsieur, l'action de soulever plus ou moins son couvre-chef. C'est moins que cela, même, pour quelques-uns. En effet, s'il est — en France, précisons — certains officiers qui, fidèles aux traditions de politesse et de galanterie de leur pays, estiment insuffisant, à l'égard d'une dame, le salut militaire, prescrit par le règlement, admis par les usages, il n'est ici que trop de civils qui se croient autorisés à s'en tenir là. Ils n'ont aucune excuse. Le salut genre militaire ne peut-être le fait, au civil, que d'un rustre. Le mot n'est pas trop fort.

Ah ! certes, ce ne sont pas nos bons aïeux qui se fussent jamais permis le salut escamoté que nous pratiquons aujourd'hui. Pour eux, ce n'était pas une formalité, une simple obligation; c'était un acte de politesse, presque un hommage. Et cette courtoisie était si bien dans les mœurs, que nos anciens ignoraient la scandaleuse et stupide gamme des saluts que nous ne connaissons que trop. Leur salut était le même pour tous, grands et petits, riches et pauvres; il était toujours accompagné d'un gracieux sourire, parfois même d'un souhai.

A notre époque, on rencontre peu de gens polis, là, vraiment polis. Ils s'en excusent, sans doute, disant :

— On n'a plus le temps !

Avec ça que, si pressé, si affairé, soit-on, on n'a pas le temps d'être poli. A d'autres !

Mais ce qui est le plus inexcusable encore, le plus ridicule, à coup sûr, ce sont les gens qui graduent leur coup de chapeau suivant la condition sociale de la personne à qui il s'adresse. Est-ce que la politesse n'honore pas tout d'abord celui qui la pratique, plus encore que celui qui en est l'objet ? Peut-on concevoir des degrés dans la politesse, surtout dans une de ses manifestations les plus élémentaires : le salut ?

On est poli ou on ne l'est pas, à quelque classe de la société qu'on appartienne ; et plus on est haut placé dans l'échelle sociale, plus aussi l'impolitesse est impardonnable, plus il est grotesque de ne pas saluer de même façon, avec la même bonne grâce, toutes les personnes, et les humbles surtout.

Les gens qui ont vraiment de l'éducation et quelque esprit sont toujours polis, toujours ; et ils sont à l'abri des sottises mesquines que nous venons de signaler.

Il est encore une chose qui est profondément grotesque et peu propre à donner une idée bien favorable de l'esprit des personnes qui en sont coutumières, de cette chose. C'est la façon qu'ont certaines de ces personnes de connaître ou de ne pas connaître les gens, suivant les circonstances, le lieu ou la compagnie.

Il n'est certes pas rare de voir un monsieur qui vous connaît depuis longtemps, dont vous avez été même, peut-être, le camarade de classe, vous sauter un jour au cou, à vous étouffer et vous traiter à tu et à toi, quand votre compa-

gnie lui peut être agréable ou utile. Puis, le lendemain, parce qu'il est avec M. de X. ou Mme von Z., ou avec M. Un tel, membre influent de quelque corps officiel, ou bien parce que, dans l'exercice de vos modestes occupations, vous êtes dépourvu de tout prestige, de tout éclat, il ne vous connaît plus.

Ledit monsieur qui, depuis des années, vous rencontre quotidiennement et feint de ne pas vous voir, pris d'une soudaine lubie, vous aborde un beau jour, la main tendue, le sourire aux lèvres.

— Eh ! salut, mon vieux. Que deviens-tu ? On ne te voit plus. Tu as été à l'étranger ?... Non ?... Mais alors tu te caches. C'est triste, pourtant : habiter la même ville et ne jamais se voir. Il nous faudra prendre rendez-vous, un soir.

Le lendemain, vous rencontrez le monsieur — comme vous le rencontrez depuis des mois. Vous saluez, naturellement. Vous êtes poli.

Le « cher ami » a tourné la tête sitôt qu'il a aperçu la vôtre. Il vous faut attendre la prochaine lubie.

Mais quand elle viendra, la lubie, quand le « cher ami », que vous rencontrez tous les jours et qui feint de ne pas vous voir, vous sautera de nouveau au cou, en vous demandant « ce que vous devenez, qu'on ne vous voit plus », etc., n'hésitez pas :

— Hé ! là, mon vieux fumiste, c'a ne prend plus ! Va donc voir à Piogre si j'y suis.

J. M.

L'enseigne d'un poète.

Sur sa porte, on lit : « Que veux-tu ? »

Car tout est de sa compétence :

Enigmes, chansons, drames, stances,

Des bouquets pour sainte Vertu

Où des madrigaux pour Constance,

Une épigramme, une romance,

Un sujet neuf ou rebattu,

Un poème de conséquence

Voire un acrostiche pointu ?...

Mais quand on veut un imprimptu

On le prévient un mois d'avance.

(PONS DE VERDUN).

LES PETITS MÉTIERS

Voici des lignes qui, par le fond, sinon par la forme, trahissent le poids des ans, mais à la façon de ces vieux flacons poussiéreux que, pour ceux-là seuls qui les apprécient, on exhume à l'occasion de derrière les fagots. Il n'y s'agit pas de chez nous, mais de Paris. Après tout, n'est-on pas tous, par quelque côté, un peu de la grand'ville, surtout de ce Paris « parisien », de jadis, qui n'est plus guère, hélas ! Mais, cédon la parole à Jules Janin. Ceci n'est qu'un extrait :

PARIS est rempli d'un peuple d'industriels qui n'appartiennent qu'à la grande ville, qui n'ont plus aucun sens, passé la barrière ; industrie en tous genres ; industrie de hasard qui a ses apprentis, ses maîtrises, son service central ; industrie de chiffons, de vieux clous et de verres cassés, de poèmes épiques et de vaudevilles ; toutes choses dont je dois parler gravement et avec estime ; toutes industries avouées par la probité la plus sévère, le besoin le plus légitime ; toutes industries qui font vivre des familles, qui envoient des enfants au collège qui donnent des dots aux filles à marier, et souvent un tombeau au Père-Lachaise, quand le spéculateur a été riche, heureux, honnête homme, et qu'il n'a pas fait son testament pour des ingrats.

Voyez-vous ? le petit métier domine dans cette grande cité. Il en coûte si cher pour acheter une charge, même d'huissier-priseur ! il faut tant d'argent pour ouvrir la plus petite boutique, dans un temps où il n'y a pas de boutiques sans glaces contre le mur et sans acajou au comptoir ! les propriétaires de Paris sont si durs ! le papier est si difficile à escompter ! Cependant

il faut vivre, il faut échapper au désordre et à l'hôpital. Vive donc le petit métier, sans boutique, sans patente, sans propriétaire, sans lettres de change, sans profits, le petit métier en plein air, à pied, les mains dans les poches, la hotte sur le dos, ou mollement étendu au coin de la rue sur les crochets du commissionnaire, attendant un chaland qui va venir !

A une heure du matin, dans les halles, quand tout Paris vient d'entrer dans le sommeil, sommeil haletant et précipité, véritable cauchemar commencé au bruit des voitures et qui s'achève aux cris des marchands d'habits, vous entendez autour des halles un bruit singulièrement animé. On ne dort pas aux halles ; aux halles les petits métiers commencent. Alors arrive de toutes part, attelé à de petites voitures, un peuple de négociants qui spéculeront toute la journée sur un boisseau de pommes de terre, sur douze bottes de carottes, sur un paquet d'oignons, sur quelques douzaines d'œufs. Pendant que le grand commerce de comestibles reste immobile à sa place, attendant fièrement les cuisiniers des grandes maisons et le savant cordon-bleu de la bourgeoisie, voilà nos spéculateurs en petit qui s'éparpillent de bonne heure pour porter aux pauvres et aux poètes leur nourriture de la journée. Le pauvre mourrait sans ces carottes, ces pommes de terres et ces œufs équivoques. Le pauvre n'est pas assez riche pour aller chercher ses vivres à la halle, où tout est à meilleur marché : il attend à son cinquième étage ; il attend non-seulement la providence de chaque jour, mais la providence de chaque heure de la journée. Ainsi est fait le grand Paris, le Paris qui travaille et qui espère ; toute la vie de ce Paris de second ordre se passe à acheter son repas à des revendeurs. Le matin, quand la laitière a préparé son lait et se repose noblement à côté de son chien et de son vase en fer-blanc, vous voyez arriver à la fie tout le quartier matinal : des femmes en casaque blanche, pâles encore de leur sommeil, et les cheveux retenus dans le mouchoir ; de petites filles de quinze ans qui viennent à la place de leur mère violettes de froid et les cheveux flottants ; la femme de chambre joviale, le célibataire empressé, le portier ricaneur, l'employé qui se sent humilié de venir chercher sa pitance au grand jour, innocentes abeilles autour de la ruche. La laitière leur dispense son lait d'une main avare ; la distribution laitière dure jusqu'à midi. Cette laitière n'a jamais eu une vache à elle, elle n'a jamais entendu le chant de la poule qui pondit ses œufs ; toute sa ferme est située dans une maison de la rue aux Ours ; son rustique enfant est petit-clerc dans une étude, et l'honnête laboureur, son mari, tient les cannes et les chapeaux dans les soirées.

Heureux l'homme des champs s'il connaît son bonheur !

Ecoutez ! à midi voilà Paris qui se réveille ! le bruit monte aux cieux ; tout s'agite, les grands et les petits métiers entrent en concurrence. Chaque métier, à Paris, à sa concurrence et sa parodie, haut et bas, honnête ou non, permis ou toléré. Cherchez bien, et partout vous trouverez à côté des grandes spéculations appuyées sur des capitaux immenses, les spéculations de la petite propriété, du commerce modeste, du marchand qui n'en est pas un. Voyez Paris : à côté du cachemire de l'Orient, éternel sujet des plaisanteries de M. Scribe, s'étale le cachemire Ternaux ; non loin du cachemire Ternaux, la marchande à la toilette étale ses guenilles restaurées ; mais, plus bas, madame La Ressource, un carton sous le bras, s'en va louant, à tant par jour, la dentelle trouée, le manteau doré du théâtre. Le petit métier est un protégé qui ne rougit de rien, qui se plie et se replie dans tous les sens, qui se mettra dans la boue pour avoir de quoi se vêtir, qui se vautrera, s'il le faut, dans la fange, pour avoir une chemise blanche, qui ne craint aucune espèce de honte, aucun

genre d'usure, qui se glisse, s'intrigue, se pousse, se presse, qui veille les nuits et les jours, qui fait le mort, qui prendra toutes les allures.

Le portier.

... Allons dans la ville. A peine sorti de votre chambre, vous passez devant la loge du portier. Cette loge est une espèce de niche, au rez-de-chaussée, dans laquelle très souvent on n'oserait pas loger un chien. Figurez-vous un espace de sept à huit pieds au plus : là se tient souvent toute une famille : le père, qui fait des souliers ; la mère qui lit des romans ; la fille, qui déclame des vers, espoir du Théâtre-Français ; le fils aîné, qui joue du violon, compositeur futur de l'Ambigu ; le dernier né, qui broie des couleurs chez Eugène Delacroix ou qui prépare les cuivres de Johannot. Tout ce monde d'artistes vit, et pense, et compose, et se passionne en gardant la maison que vous habitez, en tirant le cordon de la porte au premier bruit du marteau. Savez-vous où ils nichent ? savez-vous comment tous ces enfants sont venus dans ce monde ? comment ils ont grandi ? comment ils ont trouvé le *victum et vestitum* dans cette difficile condition ? Qui le sait ? qui pourrait le dire ? Le père de toute cette famille touche trois cents francs par an pour sa place, et c'est là tout. Cependant, la famille est élevée, le père a deux habits, la mère une robe de mérinos, la jeune fille une chaîne d'or et le fils aîné une paire de bottes. Miracle de l'industrie, de la patience, du travail et d'une volonté ferme ! Il y a des miracles de cette force-là dans toutes les maisons de Paris.

Le regratteur.

Vous sortez : prenez garde à cet homme qui est accroupi dans le ruisseau. Cet homme est un regratteur ; il gratte et regratte entre les pierres ; il n'en veut pas aux chiffons, il n'en veut pas aux immondices, il n'en veut pas aux vieux papiers que le vent emporte ; chiffons, immondices, vieux papiers, ce sont marchandises d'une nature trop relevée pour notre commerçant. Il en veut, lui, tout simplement aux clous égarés de la ferrure des chevaux, aux parcelles de fer emportées par le frottement au cercle des roues ; il lave la boue de la ville, cet homme, comme d'autres esclaves lavent le sable d'or du Mexique ; il est aussi heureux d'amener un clou sans tête que d'autres nègres qui trouvent un diamant dans les mines.

La friture.

... Voyez cette large commère : elle porte sur son ventre l'attirail complet d'une cuisine toujours fumante ; le fourneau est allumé ; la graisse éclate dans la poêle à frire, la friture se dessine sous toutes les formes ; l'air est embaumé à dix pas à la ronde ; la saucisse succulente, la pomme de terre dorée, la côtelette de porc frais, appétissantes friandises de la place de Grève ; que dis-je ? le merlan délicat, la sole, le goujon, mets délectables d'une société plus choisie, appellent tour à tour l'appétit du passant ; la boucherie est à côté de la cuisine ; le poisson frais est suspendu sur les hanches de la cuisinière, destiné à remplacer le poisson frit. Il est une heure : le Parisien fait son second repas. Il a mangé une tasse de lait le matin ; à une heure il mangera pour quatre sous de pommes de terre ou d'autres fritures, enveloppées dans une feuille de papier imprimé. Tout en dînant au soleil, appuyé contre le parapet du pont et en regardant un faiseur de tours, le Parisien peut lire de temps à autre les nouvelles de la politique et des arts dans la bienheureuse enveloppe de son dîner. Ainsi tous les plaisirs à la fois se réunissent à cette heure fortunée pour l'habitant de Paris : l'eau dans le fleuve, le soleil dans le ciel, l'oiseau du quai des Orfèvres qui chante, le bateleur qui joue, la friture qui

frémit, les nouvelles politiques du journal de la veille.

Le Parisien.

... La petite industrie parisienne n'est faite que pour le Parisien ; il n'y a que le Parisien qui comprenne, qui aime, qui sache apprécier à leur juste valeur tous ces petits marchands ; le petit marchand est un être essentiellement parisien, une nécessité essentiellement parisienne. Il n'y a que le Parisien qui sache arrêter, par une ardente soif d'été, un honnête marchand de coco, qui cause avec lui en essuyant son verre argenté ; qui fasse remplir le verre jusqu'au bord, et qui demande la monnaie de ses dix centimes après avoir bu et causé pour deux sous au moins avec l'honnête marchand de coco. Le marchand de coco, bon enfant, sourit agréablement au Parisien, lui rend deux centimes sur cinq, et, après l'avoir salué poliment, il se met à crier de nouveau son *coco à la glace* ; véritable providence des soldats et des bonnes d'enfants.

... Il n'y a que le Parisien dans le monde pour parler à une revendeuse, pour être agréable avec une écaillère, pour ne pas irriter une cuisinière ambulante, tout en marchandant son repas. Le Parisien est bien élevé, il est doux, il évite toutes les dissonances. En même temps il ne rougit de rien : il fait son repas dans la rue, il entre chez le marchand de vin et il boit ; c'est Diogène qui s'est lavé les mains avec de la pâte d'amande.

... Le Parisien, qui vit à l'air, qui flâne, qui fait le beau, qui se chauffe dans les galeries du Palais-Royal en hiver, qui a des amusements pour toutes les heures, se laisse être heureux autant qu'on veut le faire heureux ; il est dégagé de tous les soucis de la vie. Si le Parisien le veut, on lui donne du sucre pour un sou, on lui vend une aile de volaille, une cuisie de perdrix ou le croupion d'un faisan ; le Parisien a tout ce qu'il veut avoir, mais rien que cela. Parlez, riches de la terre : qu'avez-vous donc qu'il n'ait pas, cet homme heureux entre tous ? Cet insouciant flâneur est aussi beau que vous, et aussi bon, et aussi riche. Vous mettez une robe de gaze, madame la duchesse, vous jetez une rose dans vos cheveux ; un frais ruban orne votre taille : demain, aujourd'hui peut-être, Jenny la bouquetière mettra votre robe de gaze, elle jettera la fleur de vos cheveux dans ses cheveux ; le frais ruban entourera la taille de Jenny ; seulement il sera serré d'un cran de plus.

JULES JANIN.

Le revenant.

Un brave bourgeois d'une de nos petites villes rentrait chez lui un peu tard dans la nuit. Passant le long du cimetière, il vit tout à coup un grand fantôme blanc surgir de la haie qui clôturait le champ des morts et se dresser devant lui.

Surpris et craignant quelque agression, il s'enfuit en courant jusqu'à sa maison, toute voisine. Il saisit alors son fusil militaire, ouvre sa fenêtre, fait mine d'armer et met en joue le fantôme, qui était encore sur la route.

Au tour de celui-ci de prendre ses jambes à son cou « sans demander son reste ».

Le bourgeois, rassuré, referma sa fenêtre, recrocha son arme au mur et s'en fut se coucher.

— Mais, Féli, bonté du ciel ! que fais-tu donc là ? Que l'arrive-t'y ? demande sa femme que le bruit avait réveillée et qui arrivait, tout effrayée.

— C'est rien, va seulement te recoucher. C'est un fantôme qui est sorti du cimetière pour me courir après. Mais quand j'ai eu sorti mon fusil, fallait voir c'te détalée. Ces morts, ont-y peur de leur vie tout de même !

Grande fête musicale. — Les 18, 19, 20 et 21 mai auront lieu, à Vevey, de grandes fêtes musicales, en l'honneur de M. Camille Saint-Saëns, qui les présidera et y participera lui-même, ainsi que M. Paderewsky.

L'Orchestre de Munich, dont le concours est assuré, sera dirigé par M. Gustave Doret.

Lendemain de nocces. — Deux amis, à la veille de prendre femme, s'entretennent de leurs projets.

— Moi, dit l'un, le lendemain de ma noce, je dirai à ma petite femme : « Chérie, veux-tu être bien gentille ? » Naturellement elle répondra « Oui ». « Alors, apporte-moi mon café au lit ! »

— Eh bien moi, le soir du lendemain de ma noce, je dirai à ma femme : « Si tu étais bien gentille, tu m'apporterais mon lit au café ! »

Belle bête ! — Un paysan parlait avec un voisin d'un porc qu'il venait d'acheter et lui en faisait la description.

— Oué, enfin, observe ce dernier, ton cochon, il est haut de jambes, il a peu de graisse et beaucoup de boyaux.

La Patrie Suisse, consacre sa première page à M. Georges Favey, président du Tribunal fédéral. Le numéro est fort varié : Bielovucic et le Simplon, le village d'Indemini, l'Ecole des Arts et Métiers de Genève, les travaux publics lausannois, le val Ferret, les nouvelles Ecoles de Fribourg, la Comédie de Genève, la colonie suisse de Rome y ont entre autres des clichés intéressants.

Théâtre. — Spectacles de la semaine :

Dimanche 9 février, matinée : *La Dame aux Camélias*, pièce en 5 actes, de A. Dumas, fils. — En soirée : 1. *Le Délour*, comédie en 3 actes de M. H. Bernstein ; 2. *L'Enfant du miracle*, comédie-bouffe en 3 actes de MM. P. Gavault et R. Charvay.

Mardi 11 février, dernière représentation de *L'Idée de Française*, comédie en 4 actes, de M. Paul Gavault.

Jeudi 12 février, *Maison de poupée*, pièce en 3 actes, de Henrik Ibsen, traduite par M. Prozor.

Kursaal. — La pièce nouvelle que la Direction du Kursaal offre au public cette semaine est annoncée à Paris, où elle sera jouée sous peu. Les Lausannois en ont eu donc la primeur.

Le compositeur de *La Belle aux cheveux d'or*, Eugène Poncin, est maître déjà, malgré sa jeunesse. Impossible d'imaginer musique plus chantante, plus gaie, plus sentimentale.

Le livret est très amusant. L'interprétation se renforce des débuts d'un comique, réputé en France, M. Galan, engagé spécialement. En outre, au 2^{me} acte, les 4 *Loyal* dansent le quadrille des Clodoches.

Dimanche, matinée et soirée.



CHOCOLATS
EXTRA
FONDANTS

Suchard

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & C^{ie}.